et lui apportent des présens pour lui témoigner la part qu'ils prennent à sa victoire. Quelquefois ils se contentent de faire des prisonniers; mais aussitôt ils leur lient les mains, et ils les font courir devant eux à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'être poursuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmènent. Le sort de ces prisonniers est bien triste; car souvent on les brûle à petit feu, et d'autres fois on les met dans la chaudière, pour en faire un festin à tous les guerriers.

Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes des traces d'un parti de ces guerriers. J'admiraï combien la vue de nos Sauvages est perçante; ils me montraient sur l'herbe leurs vestiges; ils distinguaient où ils s'étaient assis, où ils avaient marché, combien ils étaient; et moi, j'avais beau regarder fixement, je n'y pouvais pas découvrir la plus légère trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que la peur ne les saisit pas à ce moment; ils m'auraient laissé tout seul au milieu des bois. Mais peu après, moi-même je leur donnai, sans y penser, une rude alarme. Une enflure que j'avais aux pieds, me faisait marcher lentement, et ils m'avaient tant soit peu devancé, sans que j'y fisse attention: je m'aperçus tout-à-coup que j'étais seul, et vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussitôt à les appeler; mais ils ne me firent aucune réponse; je criai plus fort; et eux, ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de guerriers, se déchargeaient déjà de leurs paquets, pour courir plus vite: je redoublais mes cris, et leur frayeur augmentait de plus en plus; les deux Sauvages idolâtres commençaient déjà à prendre la fuite; mais le